

## 50<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE CHOISIR

Genève, 31 octobre 2009

Par GianPaolo SALVINI s.j.

Le fondateur des jésuites, Ignace de Loyola, a conçu l'ordre religieux qu'il fondait comme une *Task Force* de religieux toujours mobiles et à la disposition du Pape pour les missions les plus diverses. Par amour de cette mobilité, il renonça ainsi à un ordre parallèle féminin, qui aurait immobilisé un certain nombre de pères comme confesseurs des moniales jésuites. Il dut toutefois faire une exception à ce désir de mobilité par amour de la culture. Il se rendit compte en effet qu'il n'était pas possible de gérer un collège ou une université à l'aide de jésuites en mouvement perpétuel, changeant régulièrement de fonction ou de domaine d'étude.

Ignace de Loyola avait perçu l'importance des idées et de la culture pour transformer la société et pour former les personnes en profondeur. La culture a été définie comme «ce qui demeure quand on a oublié tout le reste ». C'est pourquoi les jésuites s'occupèrent également des sciences qu'on appelle profanes, et des médiations culturelles, comme l'enseignement et la presse, inventée à l'époque depuis peu, et dont Luther avait fait un formidable instrument de divulgation religieuse. Aujourd'hui, il existe de nouveaux instruments de communication, mais beaucoup d'entre nous, jésuites, sommes restés des hommes de la «chose imprimée » même si nous nous servons d'Internet et des téléphones portables, et sans doute nous le resterons longtemps encore, vu que le christianisme, sans être une religion du livre, comme l'Islam du Coran, partage avec le judaïsme et l'Islam un lien profond avec le phénomène du livre.

Si on s'en tient à la période de la vie de la Compagnie de Jésus qui suit sa restauration en 1814, on constate que sont nées en Europe, à l'initiative des jésuites, différentes revues de culture générale, dont beaucoup sont encore vivantes. La soeur aînée est celle que je représente, *La Civiltà Cattolica*, qui compte à présent cent-soixante années d'âge, suivie, six ans plus tard, par la revue de Paris, *Etudes* et, il y a cinquante ans, par *Choisir* dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire.

Il existe une vingtaine de ces revues en Europe. En général une par nation et paraissant, le plus souvent, à un rythme mensuel ou, dans le cas de quelques-unes comme *Orientierung* et *La Civiltà Cattolica*, à un rythme bimensuel. Leur définition varie parce que l'une ou l'autre est sans doute plus une revue de théologie que de culture générale. Avec un peu d'humour, on peut dire que les revues de culture générale sont celles que tous citent mais que très peu lisent. Elles accompagnent en effet la vie culturelle, sociale et politique de la nation à laquelle elles sont liées, en cherchant à donner sur les événements, sur les phénomènes sociaux, économiques, littéraires, religieux, etc. une vision éclairée (c'est-à-dire rationnelle) et illuminée par la foi, même si la référence à celle-ci ne se trouve pas toujours explicitement formulée. Dans un monde de changements rapides, dans lequel le religieux est submergé par la vague de l'affectif, ou encore simplement oublié, nous voudrions aider à discerner et à être moins «conditionnés ». Nos revues cherchent à fournir les réponses brèves et régulières qu'un livre ne peut pas fournir, dans une approche intellectuellement sérieuse, refusant la superficialité. En général nous nous limitons à fournir les éléments et les instruments grâce auxquels le lecteur pourra se former une conviction personnelle. A une époque où tous élèvent la voix, une réflexion formulée à voix plus basse peut être très utile. Mais ceci sans avoir peur

de notre identité, qui doit rester claire et toujours percevable. Les lecteurs attendent en effet de notre part une identité claire, sans changements excessifs. Ces revues ne sont pas des revues scientifiques, leurs articles cependant doivent être écrits par des spécialistes mais destinés à des lecteurs non spécialistes, et devraient savoir aussi toucher le cœur, et non seulement la raison, en d'autres mots, elles devraient également témoigner d'une passion. Ces revues sont dès lors des instruments intellectuels de la Compagnie pour réaliser l'intégration de la foi et de la culture, et pour intervenir rapidement dans les débats de société.

Notre monde est un monde d'images, de flashes et de nouvelles, dont nous sommes bombardés à tout instant. A notre petite échelle, nous n'avons pas l'intention de faire concurrence aux grands moyens de communication, et nous n'en aurions d'ailleurs pas les moyens, mais désirons fournir une vision qui jette une lumière sur la signification des choses, et qui soit, si possible, le fruit d'une réflexion commune ou d'un travail d'équipe. L'ambition est de publier des articles qui, bien que signés, reflètent l'opinion de toute la rédaction, en acquérant dès lors une plus grande autorité. A cette fin, le directeur est souvent un *primus inter pares*, qui ne réussit pas à écrire autant qu'il le voudrait, parce qu'il est occupé à faire écrire les autres ou à convaincre un autre de ne pas écrire, chose qui est souvent plus difficile et douloureuse. Dans le cas de ma revue, cette cohérence d'ensemble est également assurée par une «bénédiction» que la Secrétairerie d'Etat accorde de manière anticipée à nos épreuves sans que pour cela la revue devienne une voix officielle du Saint-Siège. Ceci, heureusement, n'est le cas d'aucune autre des revues des jésuites, qui sont autonomes dans leur ligne éditoriale, en sachant que la formation reçue par les jésuites y rend en général possible une « concordance » de la pensée ou, en tout cas, du style. Aujourd'hui ces revues se caractérisent également par une présence plus grande de laïcs dans les rédactions, comme à Carouge, où ils assurent même des responsabilités de rédacteurs-en-chefs.

Le style de ces revues, qui auparavant était souvent polémique et agressif par rapport à un monde culturel qui, de son côté, était lui-même anticlérical, souvent maçonnique et inspiré par les idées de la révolution française, ce style est devenu plus serein depuis le Concile Vatican II, tourné vers le dialogue. Le dialogue avec la culture laïque, et, dans un passé récent avec la pensée marxiste, est l'un des buts que nous nous assignons, et qui me semble particulièrement apprécié. Dans un certain sens, nous sommes considérés comme une interface avec le monde laïque, et nous sommes parfois l'unique interface en la matière. En Italie, c'est évident pour notre revue, qui n'est pas, et de loin, l'unique revue catholique. En Suède, par exemple, *Signum*, publiée à Upsala, est l'unique voix catholique avec laquelle la culture suédoise, luthérienne mais extrêmement sécularisée, entre en dialogue. Ou encore en Grèce, la revue *Vimata* est l'unique voix catholique qui dialogue avec la culture grecque, toujours tendue entre la sécularisation et l'identification entre l'État et l'Église orthodoxe. Le présupposé de tout dialogue est de comprendre les raisons de l'autre. Parfois nous le faisons si bien que je me suis entendu dire: «Mais vous, de quel côté vous trouvez-vous ? », parce que le lecteur n'avait pas eu la patience de prolonger sa lecture jusqu'à la fin de l'article. Réciproquement, les dénigrements drastiques, dépourvus de motivation, en général, à mon avis, ne convainquent que les convaincus, qui trouvent dans l'article en question la confirmation de leur propre indignation à l'égard d'un livre, d'un spectacle ou d'une prise de position qui avait déjà provoqué leur refus.

Il existe entre nos revues un lien, même s'il est par fois quelque peu léger, que les moyens électroniques ont toutefois récemment fortement intensifié. Mais il existe avant tout une fraternité de fond, ce qui n'est pas peu. Chaque année se tient une réunion de trois jours de

tous les directeurs, au cours de laquelle on confronte nos manières de travailler, et on se console en voyant que les problèmes des autres ne sont pas inférieurs aux siens.

Chaque revue a ensuite la faculté de reprendre et de traduire les articles des autres qu'elle juge intéressants. A cette fin, nous nous échangeons via e-mail tout le contenu de la revue un peu avant qu'elle ne paraisse, en sorte que chaque revue soeur puisse reprendre les articles qu'elle juge intéressants, et ceci même sans en citer la source et sans avoir à payer. Certaines revues qui, comme la mienne, ont une meilleure situation financière, font parvenir une compensation, même si en général il n'existe pas entre nous de collaboration financière directe, parce que, comme on le sait, les jésuites sont frères mais les caisses ne sont pas toujours soeurs, et chaque entreprise doit être économiquement autonome, en faisant preuve d'une saine gestion. La parution d'un article commun dans différents pays permet que se forme une sorte de lobby jésuite qui, dans certains cas, a un certain poids culturel même devant l'opinion publique plus attentive.

Mais il est évidemment impossible d'imaginer une revue unique, comme cela a été quelque fois proposé. Au plus on peut arriver à une mise en réseau, ou au lancement de campagnes communes, qui aient un effet de stimulus ou d'animation des différentes rédactions. Mais chaque revue doit, à mon avis, demeurer enracinée dans son propre pays, dont elle doit respecter la culture et l'identité, en faisant preuve également, j'ajouterais, d'une passion pour la nation propre, sans laquelle la culture se banalise et perd sa saveur. La foi, en fait, n'existe pas dans l'abstrait, mais a besoin de s'incarner dans une culture pour être communiquée et vécue, plus précisément encore elle doit s'incarner dans toutes les cultures sans s'identifier à aucune (et la revue que je représente a donc un titre qui, aujourd'hui, apparaît contradictoire, mais ce ne sera pas moi qui le changerai). Je dirais que le but de nos revues aujourd'hui, même dans la pauvreté des moyens dont nous disposons, est, d'une certaine manière, d'assainir le divorce entre la foi et la culture, divorce qui, comme l'a écrit Paul VI, représente le drame majeur de notre temps. La culture a besoin de la foi, mais la foi a également besoin de la culture. Nos revues vivent de cette conviction.